L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 29 NOVEMBRE 1891.

LA VIEILLE TUNIQUE.

I

A l'époque où j'étais expéditionnaire dans les bureaux du Ministre de la Guerre, j'avais pour collègue et pour camarade de pince un nommé Jean Vidal, ancien sous-officier, amputé du bras gauche pendant la campagne d'Italie, mais à qui restait encore sa main droite, sa "belle main" de fourrier, avec laquelle il exécutait des merveilles calligraphiques en ronde, en bâtarde, en gothique, et désespérait, d'un seul trait de plume, un petit oiseau dans le paraphe de sa signature.

Un digne homme, ce Vidal! Le type du vieux soldat, probe et pur. Bien qu'il eût à peine quarante ans et que de rares poils gris apparaissent dans sa barbiche blonde d'ancien zouave, déjà nous l'appelions tous, au bureau, "le père Vidal," mais avec moins de familiarité que de respect; car nous connaissions sa vie d'honneur et de dévouement, la-bas, dans son petit logement à bon marché, au fond de Grenelle, où il avait recueilli une sœur à lui, veuve avec une ribaude d'enfants, et où il entretenait tout ce petit monde sur son maigre budget, c'est-à-dire l'argent de sa croix, de sa pension et de ses appointements. Trois mille francs pour cinq personnes! N'importe, les redingotes du père Vidal,—ces redingotes dont la manche gauche, la manche vide, s'étalait sur la troisième boutonnière,—étaient brossées comme pour la revue du général inspecteur, et le brave homme prenait tellement au sérieux son ruban rouge, toujours frais, qu'il le retirait de sa boutonnière quand il portait un paquet dans la rue,—quelque paire de bottes de chez Latour, rue Montorgueil, ou quelque pantalon de fatigue, acheté le matin à la Belle-Jardinière.

Comme je demeurais alors, moi aussi, dans la banlieue du nord de Paris, je faisais route assez souvent, pour m'en retourner chez moi, avec le père Vidal, et je m'amusais à lui faire raconter ses campagnes, tout en cheminant par ce vaste lierre d'Ecole Militaire, où l'on rencontrait alors à chaque pas—c'était dans les dernières années de l'Empire—les beaux uniformes de la Garde impériale, guides verts, lanciers blancs, et ces sombres et magnifiques officiers d'artillerie, noir et or.

Quelquefois, par les chaudes soirées d'été, j'offrais de l'absinthe à mon compagnon,—donceur que le pauvre Vidal se refusait par économie,—et nous nous arrêtions une demi-heure devant le Café d'officiers de l'avenue de la Motte-Piquet; ces jours-là, l'ancien "sous off." qui était devenu le plus sage des pères de famille et avait perdu l'habitude du "perroquet," se levait de table avec un soup d'yeresse héroïque dans le cerveau, et j'étais bien sûr d'entendre, pendant le reste de la route, quelque histoire de guerre.

Un soir,—je crois, Dieu me pardonne! que le père Vidal avait bu deux verres d'absinthe!—voilà qu'en longeant le boulevard de Grenelle il s'arrêta brusquement devant la devanture d'un fripier militaire, comme il y en a beaucoup dans ce quartier là.

C'était une sale et sinistre boutique, montrant dans sa vitrine des pistolets rouillés, des sabres pleines de boutons, des épaulettes d'or rouge, et devant la quelle étaient suspendus, parmi des haillons sordides, quelques vieilles tuniques d'officiers, pourries sous la pluie et rongées par le soleil, mais qui, conservant le pincement de la taille et la carrure des épaules, avaient encore on ne sait quel aspect presque humain.

Vidal, me saisissant le bras de sa seule main et tournant vers moi ses regards un peu ivres, leva son moignon pour désigner une de ces défroques,—une tunique d'officier d'Afrique avec la trace d'un plat et le triple galon d'or grimpant sur la manche en faisant un huit, à la hourarde.

—Tenez, me dit-il, voilà l'uniforme de mon ancien corps.....une tunique de capitaine!

Et, s'étant approcher pour examiner la loque de plus près, il lut le numéro gravé sur les boutons et reprit, enthousiasmé:

—C'est de mon régiment!...c'est du premier zouaves!

Mais, tout à coup, la main du père Vidal, qui avait déjà saisi la jupe de la vieille tunique, resta immobile, son visage s'assombrit, ses lèvres tremblèrent et, baissant les yeux, il murmura, avec un accent d'épouvante:

—Mon Dieu! si c'était la sienne!.....

Puis, d'un geste brusque, il retourna la tunique, et je pus voir, au milieu du dos, un petit trou rond dans le drap, un trou de balle, cerné d'une crasse noire qui était sans doute du vieux sang,—et ce trou sinistre faisait horreur et pitié, comme une blessure.

—Oh! oh! dis je au père Vidal, qui avait tout de suite laissé retomber le vêtement et s'était mis en route d'un pas pressé, la tête baissée,—voilà une vilaine cicatrice!.....

Et je essayai une histoire, j'ajoutai, pour exciter mon compagnon à la raconter:

—Ordinairement on n'est pas par derrière que les capitaines de zouaves reçoivent les balles!

Mais il ne paraissait pas m'entendre; il marchait des mots en mordant sa moustache.

—Comme s'elle pu s'échouer là? Il y a loin du champ de bataille de Melegnano au boulevard de Grenelle!...

Oui, je sais bien, les ordonnances qui suivent l'armée, les dépouilleurs de cadavres...Mais pourquoi là, justement à deux pas de l'Ecole Militaire, où son régiment est caserné, à l'autre l'....Et il a pé passer par ici, il a dû la reconnaître.....Oh! c'est comme un revenant!

Quelques jours après, j'étais en route pour le Ministère de la Guerre, lorsque, à l'angle de la rue de Bellechasse, je vis le père Vidal, qui m'attendait, le bras droit en écharpe, et m'entraîna vers le Café des Invalides.

—Voyons, père Vidal, fis-je en lui prenant le bras et violemment intéressé, vous n'allez pas continuer à parler par énigmes, et vous me direz bien quel souvenir vous rappelle cette tunique zouave?

II

"Au moment où j'étais arrivé du dépôt aux bataillons de guerre, La Soif venait de fleurir son cangé; il se rengageait, toujours la prime et être "borde" de trois jours, pendant lesquels il roula dans les bas quartiers d'Alger, avec quatre ou cinq noceurs comme lui, empilés dans une calèche et portant un drapeau tricolore où on lisait ces mots: "*Ça ne durera pas toujours!*" On le rapporta à la caserne, la tête fêlée d'un coup de sabre. Il s'était battu avec des "tringlos", chez une Mauresque. La Soif guérit; on lui flanqua quinze jours de "bloc" et on lui retira ses galons.

"C'était la deuxième fois qu'il les perdait..... Sans sa mauvaise conduite, la Soif, qui était d'une famille bourgeoise et avait reçu de l'instruction, aurait été officier depuis longtemps.... Doué, après l'affaire de la Mauresque, on lui reprit ses galons, mais, dix-huit mois plus tard, comme je venais de passer sergent-fourrier, il les avait déjà retrapés, grâce à l'indulgence du capitaine, vieil Africain qui l'avait vu faire le coup de feu en Kabylie.

"Mais voilà que le vieux est promu chef de bataillon et qu'on nous envoie un capitaine de vingt-huit ans, un Corse nommé Gentile, sorti de l'Ecole, un garçon froid, ambitieux, plein de mérite, disait on, mais très exigeant dans le service, dur pour les hommes, et vous collant des huit jours de salle de police pour une tache de rouille sur le fusil ou un bouton de moins à la guêtre; de plus, n'ayant pas encore servi en Algérie et n'admettant pas du tout, mais pas du tout, l'indiscipline et la "*fantaisie*".

"Du premier coup, le capitaine Gentile prit La Soif en grippe, et réciproquement. Ce ne pouvait pas manquer. La première fois que le sergent se présentait pas à l'appel du soir, huit jours de "bloc"; la première fois qu'il se grisa, quinze jours. Quand le capitaine—un petit brun, raide comme un pal, avec les moustaches de chat effarouché,—lui jetait la punition à la face, en ajoutant d'un ton sec: "Je ne sais qui vous êtes, et je vous mâterai, mon cher!" La Soif ne répondait rien et s'en allait d'un pas tranquille du côté de la salle de police; mais le capitaine se serait peut-être un peu radouci tout de même s'il avait vu le coup de colère qui rougissait la figure du sergent dès qu'il avait tourné la tête, et l'éclair de rage qui passait dans ses terribles yeux bleus.

"La-dessus, voilà que l'Empereur déclare la guerre aux Autrichiens et qu'on nous embarque pour l'Italie..... Mais il ne s'agit pas de la campagne, j'arrive au fait..... La veille du combat de Melegnano,—oh j'ai bien mon jour, vous savez,—notre bataillon campait au milieu d'un petit village, et avant de rompre les rangs le capitaine nous avait fait un petit discours:—il avait raison, le capitaine,—pour nous rappeler que nous étions en pays ami, qu'il était de notre honneur de nous y bien conduire, et que celui qui ferait la moindre peine à l'habitant serait puni d'une façon exemplaire. Pendant qu'il parlait, La Soif, qui chancelait un peu en s'appuyant sur son flingot, à côté de moi,—il avait vidé, depuis le matin, la moitié du bidon de la cantinière,—baissait légèrement les épaules; mais, par bonheur, le capitaine ne s'en aperçut pas.

"Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut. Je saute de la botte de paille sur laquelle je dormais dans une cour de ferme, et je vois, au clair de lune, un groupe de camarades et de paysans qui arrachaient des bras de La Soif, furieux comme un lion, une belle fille, tout échevelée, en train d'invoquer la Madone et tous les saints du paradis. J'accours pour prêter main-forte, mais le capitaine Gentile arrive avant moi. D'un coup d'œil,—il avait un vrai regard de maître, le petit Corse!—il fait reculer le sergent terrifié; puis, après avoir rassuré la Lombarde par quelques mots qu'il lui dit en italien, il revient se camper devant le coupable et, lui mettant sous le nez un doigt qui tremblait.

"—On devrait brûler la cervelle à des misérables comme vous! lui dit-il..... Les gens pourraient voir le colonel, vous perdre encore vos galons, et ce sera pour de bon, cette fois..... On se bat demain, tâchez de vous faire tuer.

"On se reconcha, mais le capitaine avait dit vrai, et, dès le point du jour, le feu de la canonnade qui nous éveilla.

"On courut aux armes, on forma la colonne, et La Soif—jamais ses sacrés yeux bleus ne m'avaient paru plus méchants!—vint se placer auprès de moi.

"Le bataillon se mit en marche. Il s'agissait de déloger les Autrichiens, qui s'étaient fortifiés, avec du canon, dans le village de Melegnano. En avant, marche!

"Nous n'avions pas fait deux kilomètres que, v'lan! la mitraille des ennemis nous prend par le travers et jette par terre une quinzaine d'hommes de la compagnie.

"Alors, nos officiers, qui attendaient l'ordre de charger, nous font coucher dans le maïs, au travailleux; mais eux restent debout, naturellement, et je vous assure que ce n'était pas notre capitaine qui se tenait le moins droit. Rond, à genoux, dans les épis, nous continuons à tirer sur la batterie qui était à portée. Tout à coup, je me sens pousser le coude, je me retourne et je vois La Soif qui me regardait, le colu de la lèvre relevé d'un air de blague, et qui admait son fusil.

"—Tu vois bien le capitaine? me dit il en le désignant d'un geste de tête.

"—Oui.....eh bien! lui répondis-je avec un regard sur l'officier, qui était debout à vingt pas de nous.

"—Eh bien! il a eu fort de ne parler comme il a fait, cette nuit.

"Puis, d'un geste précis et rapide, en deux temps, il épaula son arme, fit feu, et je vis le capitaine, le torse brusquement cambré, la tête jetée en arrière, battre une seconde l'air des deux mains, laisser choir son épée et tomber lourdement sur le dos.

"—Assassin! m'écriai-je, en saisissant le bras du sergent.

"Mais il me fit rouler à trois pas de lui, d'un coup de crosse dans la poitrine.

"—Imbécile! prouve que c'est moi qui l'ai tué.

"Je me relevai en fureur. Mais tous les tirailleurs se relevaient aussi. Notre colonel, tête nue sur son cheval cabré, était là, nous montrant du sabre la batterie autrichienne, et hurlant de tous ses poumons:

"—En avant! les zouaves....à la baïonnette!.....

"Bref, est-ce que je pouvais faire, n'est-ce pas? Charger comme les autres! Et ça a été fameux, allez, la charge des zouaves à Melegnano! Avez-vous vu quelquefois la grosse mer battre un écueil? Oui. Eh bien! c'était tout à fait la même chose. Chaque compagnie grimpait là-haut comme la lame sur le rocher. Trois fois, la batterie se couvrit de vestes bleues et de culottes rouges, et trois fois nous vîmes reparaître le terrassement, avec ses gueules de canons impassibles, comme l'écueil après le coup de mer.

"Mais la quatrième compagnie, la nôtre, devait emporter le morceau. Moi, vingt-huitième, j'arrive jusqu'à la redoute; m'aidant de la crosse de mon fusil, je franchis le talus; mais je n'eus pas le temps d'apercevoir un petit gars à moustaches blondes, une casquette bleue et un canon de carabine qui me touchait presque. Je reçus près de l'épaule gauche un coup tel que je crus que mon bras s'en voulait; je lâchai mon arme, j'eus un étourdissement, j'allai tomber sur le flanc, près d'une roue de caisson, et je perdis connaissance.

"Quand je rouvris les yeux, on n'entendait plus qu'un bruit de mousqueterie lointaine; les zouaves étaient là, farmant le terrain, mais en désordre; ils criaient: "Victoire!" et brandissaient leur fusil en l'air, à bout de bras.

"Un vieux général, suivi de son état-major, arrivait au galop; il arrêta son cheval, ôta son kepi doré, l'agita joyeusement et s'écria:

"Bravo! les zouaves.... Vous êtes les premiers soldats du monde!

"J'étais assis près de ma roue de caisson, soutenant piteusement de la main droite ma pauvre pelle assée, et je me rappelais alors le crime affreux de La Soif, tuant son officier par derrière, en pleine bataille.

"Fout à coup, il sortit des rangs et s'avança vers le général.

"Oui, lui dis-je, c'est l'assassin du capitaine!..... Dans le combat, il avait perdu son fez, et son crâne rasé apparaissait, traversé par une balafre d'où un filet de sang lui coulait sur le front et sur la joue..... D'une main, il s'appuyait sur son fusil; de l'autre, il présentait un drapeau autrichien, tout déchiqueté, avec de larges taches rouges, —un drapeau qu'il avait pris.

"Le général sembiait le regarder avec admiration, le trouver superbe.

"—Hein! Bricourt, dit en se tournant vers un de ses officiers d'ordonnance, regardez moi ça..... Quels hommes!

"Alors, La Soif, de sa voix gouailleuse:

"—C'est vrai, mon général..... mais vous savez, le premier zouaves!..... il n'y en a plus que pour une fois!

"—Je t'embrasserais pour ce mot-là! s'écria le général..... Tu aures la croix, tu sais.....

"Et répétant toujours: "Quels hommes! quels hommes!", il dit encore à son aide de camp une phrase que je n'ai pas comprise—vous savez, moi, je suis un ignorant,—mais que je me rappelle bien tout de même:

"—N'est-ce pas, Bricourt? c'est du Plutarque!

"Mais, en ce moment, mon bras me faisait trop de mal; j'eus une nouvelle syncope et je ne vis et n'entendis plus rien.

"Vous connaissez le reste: je vous ai souvent raconté comment on m'a chargé d'épaule et comment j'ai traîné pendant deux mois dans les ambulances, avec la delire et la fièvre.

"Aux heures d'insomnie, je me demandais ce que je devais faire, rapport à La Soif. Le dénoncer? Je n'aurais pas pu fournir de preuves. Et puis, je me disais: — "C'est un gredin, oui, mais c'est un brave; il a tué le capitaine Gentile, mais il a pris un drapeau à l'ennemi!"—Et je ne savais que résoudre.

"Enfin, quand je fus en convalescence, j'appris qu'en récompense de son action d'éclat, La Soif avait passé avec son grade aux zouaves de la Garde et qu'on l'avait décoré.....Ah! cela me dégoûta d'abord de mon crois, que notre colonel avait pris pour m'attacher sur un de mes potes d'hôpital.....Pourtant, La Soif méritait aussi la sienne, après tout; mais sa Légion d'Honneur aurait du servir de cible au peloton chargé de le fusiller!...

"Enfin, tout cela est bien ancien!..... Je n'ai jamais revu le sergent, qui est toujours au service, et je suis rentré dans le civil.

"Mais, tout à l'heure, en voyant cette tunique avec ce trou de balle,—pour dit-moins elle est venue là,—pour que chez ce fripier, à deux pas de la caserne où est l'assassin, j'ai songé au crime impuni, et il m'a semblé que le capitaine demandait justice."

III

Je calmai de mon mieux le père Vidal que son récit avait mis dans une grande exaltation.

Je pensais qu'il avait agi pour le mieux et que l'héroïsme du sergent de zouaves balançait son crime.

Mais, quelques jours après, en arrivant au bureau, je trouvai Vidal qui me tendait un journal plié de façon à me laisser lire qu'un "fait-divers", et qui murmura gravement:

"Qu'est-ce que je dissis?

Je pris le journal et je lus ceci:

"Encore une victime de l'intempérance.

"Hier, dans l'après midi, sur le boulevard de Grenelle, le nommé Mallet dit "La Soif," sergent aux zouaves de la Garde impériale, qui avait fait en compagnie de deux camarades de nombreuses libations dans les cabarets du voisinage, a été pris d'un accès de délire alcoolique, au moment où il regardait de vieux uniformes exposés à la devanture d'un marchand d'habits.

"Devenu fou furieux, ce sous-officier avait tiré son sabre baïonnette et courait en répandant l'épouvante sur son passage.

"Les deux militaires qui l'accompagnaient ont eu toutes les peines du monde à se rendre maîtres du forcené, qui ne cessait de hurler dans sa rage:

"—Je ne suis pas un assassin!.....

J'ai pris un drapeau autrichien à Melegnano!

"On nous assure, en effet, que Mallet a été décoré pour ce fait d'armes, et que ses habitudes d'ivrognerie invétérées l'ont seules empêché de devenir officier.

"Mallet a été conduit à l'Hôpital militaire de Saint-Cyr-Gallion, d'où il sera prochainement transféré à la Maison de fous de Charenton, car il est douteux que cet infortuné recouvre jamais la raison."

Et comme je rendais le journal au père Vidal, il me jeta un regard profond et conclut: — "Ce capitaine Gentile était Corse.....il s'est vengé!"

FRANÇOIS COPPÉE.

Le meilleur tailleur.

Trois tailleurs viennent de s'établir dans la même rue. Le premier fait peindre une enseigne sur laquelle il écrit: "Le meilleur tailleur de la ville." Le deuxième accroche cussitôt une pancarte avec ces mots: "Le meilleur tailleur du monde." Le troisième place sur un écriteau: "On peut lire au grosses lettres: "Le meilleur tailleur de la rue."

Quel est le plus malin des trois?

Un joli mot à propos des taxes dont l'Angleterre écrase l'Irlande.

Lady Carteret, femme du lord-lieutenant d'Irlande, disait un jour au docteur Swift:

—L'air de votre pays est fort bon.

Swift, se mettant aussitôt à genoux:

—Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, n'allez pas le dire en Angleterre, car on mettra;t un impôt dessus.

Restaurant à bon marché:

Le garçon.—Quel vin prendra monsieur, rouge ou blanc.

—Le dîneur.—Voyez-moi le meilleur.

Le garçon.—Monsieur, c'est le même.

Au cercle.

—Voyons, dit Gontran à un ami, tu es encore jeune, tu pourrais te remarier.....

—Kallumer un cigare!..... Jamais!

JULIETTE LAVARDIN.

I

Le procureur général venait de prononcer son réquisitoire, et le président de donner la parole au défenseur de l'accusée.

Toute pâle sous ses voiles de deuil, Mlle Juliette Lavardin promenait autour d'elle un calme regard dont l'expression douce et fière, également éloignée de forfanterie et de faiblesse, prévenait en sa faveur.

Lorsqu'elle vit son défenseur se lever et s'apprêter à parler, elle se drapa, d'un mouvement plein de grâce, dans son châle de laine noir, ramena sur ses cheveux le voile attaché à sa naque de tête, et, la tête penchée en avant, les mains croisées sur ses genoux, elle resta dans une posture d'attente, indifférente à la surveillance des deux gardes assis derrière elle comme à la curiosité de la foule qui, de tous les coins de l'immense salle, s'appliquait à la dévisager.

—Vous avez la parole, maître, répète le président en s'adressant à l'avocat.

—Messieurs les jurés, dit celui-ci, à l'effet de me faire connaître en tous leurs détails les circonstances et les causes du crime pour lequel elle est poursuivie, l'accusée m'a remis un Mémoire que voici. Ce Mémoire ne me laisse rien à dire. Vous en serez convaincus comme moi lorsque j'aurai fini de lire. Je n'ai donc qu'à vous en donner lecture. A cela se bornera ma plaidoirie.

Après ce court préambule, le défenseur lut ce qui suit:

II

"Vous voulez être juge de mes moyens de défense, monsieur; vous m'avez adjurée de vous confesser toute la vérité, en vous engageant à ne vous en servir que dans la mesure où je vous y autoriserais. Je vous obéis. J'écris pour vous le récit de mon crime, et de ce qui, moi, l'appelle un acte de justice, l'exercice du droit de légitime défense.

"Les explications que je vais vous fournir, je les ai refusées au juge d'instruction. En face de lui, j'ai gardé le silence, même quand son ardeur à découvrir les mobiles de ma conduite l'égaraient au des hypothèses sans fondement. C'est que, j'étais alors mon être était vivant et que je devais me taire. Aujourd'hui, il est mort. J'ai eu la douleur de le perdre, quand l'instruction de mon procès venait d'être close. Voir sa fille traînée devant les assises, était trop pour lui: le désespoir l'a tué, et les raisons qui me condamnaient au silence n'existent plus.

"J'ai vingt ans, monsieur. Je suis née à Paris, dans une maison de la rue du Sentier, où se trouvaient les magasins de mon père. Il tenait la tête de l'industrie française. Son nom figure parmi les notables commerçants de Paris et les étoffes de soie de la maison Lavardin sont célèbres dans le monde entier. Ma mère, une sainte, mourut quelque temps après ma naissance.

"Tant que je fus petite fille, je n'eus d'autres soins que ceux de ma nourrice, qui m'adorait. Mais quand mon éducation morale se exigea de plus intellectuels, c'est mon père qui voulut me les prodiguer. Quoiqu'il m'eût donné des maîtres chargés de m'apprendre ce que doit savoir une jeune fille du monde, il ne s'est fait pas entièrement à eux et contrôlait à tout instant l'esprit et les résultats de leur enseignement en des entretiens familiers où éclatait sa tendresse.

"Cependant, malgré tout, ce système d'éducation n'allait pas sans quelques inconvénients. Mon père jugea notamment une, lorsqu'il ne pouvait rester près de moi, et, le trouvant trop dépendante de ma nourrice, je vivais trop isolée. Il paria de me mettre au couvent; puis, il y renonça, tant je fus désespérée à l'idée de quitter la maison où j'avais grandi. Seulement, il prit une institutrice à demeure, une femme d'âge et d'expérience, à l'âme pleine de mansuétude, qui devint mon éducatrice, ma compagne, mon amie, et qui ne m'est jamais quittée si mon père ne se fût remarié.

"J'avais dix-sept ans quand cet événement inattendu vint bouleverser ma vie. Je vis ma belle mère pour la première fois au théâtre, un soir, dans notre loge. Mon père ne l'avait annoncée: une charmante femme, disait il, veuve depuis trente ans, sans enfant. Durant son deuil, elle avait vécu très retirée; maintenant, elle commençait à reparaître dans le monde.

"A ses yeux, elle ne possédait pas de beauté vraiment parfaite. Pourquoi sa beauté ne fut elle, et plus encore la singulière attitude de mon père en sa présence? Si j'avais su tout ce que j'ai appris depuis, j'aurais deviné ce qui devait arriver quelques semaines plus tard: fatal aveu déjà révélé. Ah! si les pères mesuraient par avance le mal qu'en se mariant, ils font le plus souvent à leurs enfants, comme ils y regarderaient à deux fois avant de donner à une inconnue la place vide de la mère!.....

"Six mois durant, je comptais une ennemie dans notre maison. Dès le début, nous nous étions heurtées. Maintenant, nous ne pouvions plus nous sourire. Si elle avait voulu, cependant, je l'aurais aimée; mais, sur toutes choses, nous avions des manières de voir si différentes! Elle blâmait mes goûts, raillait mes sentiments, critiquait jusqu'à mes toilettes. Par contre, tout en elle choquait mes délicatesses d'âme. Mon père, désorienté, désaccoutumé, ne se savait quelquefois de nous mettre d'accord; il y renonça ensuite, nourrissant l'espoir de me marier bientôt et de couper court ainsi à une situation douloureuse.

"Peu de temps après son mariage, son cousin l'ayant quitté, il en prit un nouveau, M. Gilbert Hérand, un jeune homme protégé par ma belle mère et filant de son premier mari. J'étais présente lorsqu'il vint faire, au moment d'entrer en fonctions, une visite de remerciements. Je fus mal impressionnée par sa figure de belâtre, par une affectation d'élégance qui, à elle seule, trahissait bien la médiocrité de ses ressources, et surtout par le ton libre et familier avec lequel il parlait à Mme Lavardin.

"En d'autres temps, j'aurais fait part de mes impressions à mon père; mais j'avais pris l'habitude de subir les volontés de sa femme, quand elles ne me concernaient pas, et quoique son nouvel employé m'inspirât une instinctive défiance, je me tus. Bien m'en prit. Il fut bientôt admis dans notre intimité, devint notre commensal, le confident de ma belle mère, conquit toute la confiance de son patron qui la lui témoigna en l'intéressant à ses affaires, et en lui laissant la libre disposition de la caisse. Je ne pense pas que ce fut dans mon intérêt.

"Je fus même avertie que tout le monde le considérait comme mon futur mari, et que mon père, quand on y faisait allusion devant lui, ne niait pas. Comme il ne me restait d'autre parti à prendre, je me gardai bien de provoquer une explication. M. Gilbert Hérand me déplaisait, mais c'était l'unique reproche que j'eusse à lui adresser, son attitude envers moi n'ayant jamais cessé d'être correcte.

"Je passe sur les trois années qui s'écoulèrent après son entrée chez nous. Ce qu'elles furent, ces trois années, les confidence qui précèdent, monsieur, vous permettent de le concevoir. Vous en reconstituerez la triste et monotone histoire en vous imaginant le pénible vie d'une jeune fille sans mère, qui a vu le cœur de son père se fermer peu à peu, et qui, néanmoins, lui pardonne parce qu'elle le sait dominé par une influence étrangère, et parce qu'elle ne désespère pas de le ramener un jour.

"Pour me délivrer, d'ailleurs, je comptais sur mon mariage. Maintenant, mon père m'en entretenait souvent. Mais, parmi les prétendants qu'il me proposait, je ne trouvais pas mon rêve: le mari de mes rêves, le bon compagnon digne d'être associé à ma destinée, et, patiente, je l'attendais.

"Un soir de l'été dernier, pendant notre séjour à la campagne, où nous nous trouvions, mon père, ma belle mère et moi, ainsi que quelques douzaines d'invités, parmi lesquels figurait naturellement M Gilbert Hérand, je quittais le salon, après dîner, pour respirer l'air plus frais du dehors. Derrière le château, sous la terrasse, et abrité par des mélanges, j'y trouvai un banc, où je restai seule. C'est là que je m'étais assise, pensive et triste, quand un bruit de voix qui parlaient au dessus de ma tête troubla dans mes oreilles.

"Les voix, j'eus vite fait de les reconnaître: c'étaient celles de ma belle-mère et de M. Hérand, et si fébrenses, si tremblantes d'émotion, que j'eus le pressentiment que quelque secret terrible allait m'être révélé.

"J'eus peur, je voulus m'enfuir. Mais je ne le pouvais plus sans être vue. Et puis, une impérieuse curiosité me clouait là, avide de savoir.

"Ils se disaient les misérables! Et quelle dispute! Que d'horreurs elle me dévoilait! Mon père trompé par une complicité deux fois criminelle, qui, après lui avoir ravi la fidélité de sa femme, avait fait de son caissier un voleur! Mon père, qui, payé de sa vie l'amour dévoué jusqu'au sacrifice qu'il eut pour ma mère.

"Il y a une tragédie dans mon passé, ou plutôt dans celui de nos parents.

"Cette tragédie, dont mon cœur saigne encore, je ne veux pas la taire.

"Peut-être serait-ce pour votre vie entière une profonde douleur de la connaître. Et je me mandirais pour le moindre chagrin que je vous causerais!

"Si vous avez vu parfois des ombres sur mon visage; si parfois mon humeur triste et farouche a pu vous surprendre c'est que de ma vie j'ai pu rien oublier. Vous me demandez et me condamne à la retraite et au silence tandis que vous êtes faites pour l'éclat du monde et l'ornement de ses fêtes.

"Oublier-moi donc ou, si vous ne le voulez pas, contentez-vous de penser que je demeure en somme pas seul! Un poète, l'autre, mais que je fais des vœux pour votre bonheur en conservant dans mon cœur votre image chaste et pure avec le respect qu'on a pour les saintes du ciel qu'on vénère et qu'on aime, sans rien espérer d'en approcher jamais.

"Je vous l'ai dit: tout nous sépare, et aucune force humaine ne saurait nous réunir!

"Et pourtant, si je le voulais, je pourrais vous faire mienne, et vous forcer à me suivre!

"Mais, vous, moins de huit jours après cet horrible entretien, mon infortuné père, resolus aveugle et docile de sa femme, osa exiger que je consentisse à m'unir au malfaiteur dont il m'était interdit de révéler le crime, lorsque M. Hérand lui-même, après avoir par la ton libre et familier avec lequel il parlait à Mme Lavardin.

"Eu d'autres temps, j'aurais fait part de mes impressions à mon père; mais j'ai appris à connaître les volontés de sa femme, quand elles ne me concernaient pas, et quoique son nouvel employé m'inspirât une instinctive défiance, je me tus. Bien m'en prit. Il fut bientôt admis dans notre intimité, devint notre commensal, le confident de ma belle mère, conquit toute la confiance de son patron qui la lui témoigna en l'intéressant à ses affaires, et en lui laissant la libre disposition de la caisse. Je ne pense pas que ce fut dans mon intérêt.

"Je fus même avertie que tout le monde le considérait comme mon futur mari, et que mon père, quand on y faisait allusion devant lui, ne niait pas. Comme il ne me restait d'autre parti à prendre, je me gardai bien de provoquer une explication. M. Gilbert Hérand me déplaisait, mais c'était l'unique reproche que j'eusse

III

Mlle Juliette Lavardin a été acquittée.

ERNEST DAUDET.

Motif de punition infligée par le caporal:

"Quatre jours de salle de police au soldat X...., qui, dans la chambrée, beuglait comme un âne en imitant le colonel....."

MARCHE DE LA NOUVELLE-ORLEANS
SUR PLACE.

Le Coton Exchange a reporté aujourd'hui des ventes de 1,450 balles et 800 à arriver.

Le marché est calme et facile.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 28 novembre 1891.

COMPTOIR D'ECHANGE (CLEARING HOUSE)
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'ici cette se-		
maine balances..	$1,709,314.00	$964,853.00
Même temps la se-		
maine dernière..	1,000,964.00	180,729.00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banque.

MONNAIE.—Souverains Victoria, $4.80 à 4.90, 20-marcs, $4.60 à 4.70; 20-francs, $3.80 à 3.90, doublons espagnols, $15.40 à 15.60; doublons mexicains, $15.40 à 15.60; 25-pesetas espagnols, $4.70 à 4.80; 20-pesos, mexicains, $16.40 à 16.60; or massif américain, 99 à 99½; or léger américain, 97 à 99c.; dollars mexicains, 72½ à 74; soles péruviens, 71 à 72½; pesos chiliens, 73 à 74; argent massif américain, 90 à 90c. par oz; 5 francs, 95 à 96c.; argent anglais, par £, $4.90 à 4.80; billets de la Banque d'Angleterre, $4.90 à 4.80; billets de la Banque de France, 18½ à 19½; coupons, 18½ à 19½.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue en bonne demande.

Papier exceptionnel	—@9
do 1	—@8
Prêts sur garanties spéciales	7@8
Time do do	—@8
Papier hypothécaire	—@8

New-York—Taux de l'argent 3 0/0.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 3 0/0; comptant 95 3/16 à 95¾; U. S. 4's 121.

Paris—Rentes—94.42½.

Argent en lingots (par oz 2a) — Londres 43 9/16. New York 94¾; Nlle Orléans, 1/16 de la Monnaie n'achète pas pour le moment.

CHANGE.

KRISCHMARKEN—94.	
Le STERLING est calme.	
Comptoir 60 jours	478½@479¼
Traites de banques (60 jours)	482
Les FRANCS sont calmes.	
Banque (à vue)	5.24¼
Traites de banques (60 jours)	5.24¼
LA CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est calme.	
Traites de commerce $1 50 d'ess.	
Traites de banques 50c. d'esc. à pair.	
Taux de collection des banques pair.	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Entre les appels de 11 A. M. et de 1 P. M.

$1 000 Louisiana 6s	87¾
25 actions N O Gas Light Co	126
12 actions N O Brewing As	126

ACTIONS ET BONS.

	Valeur	Offre	Demande
Banques	au pair		de
American National	100	115	....
Bank of Commerce	10	14¾	15¾
Canal & Banking Co	100	105	172
Citizens' 50	100	72	76
Germania National	100	....	....
Germania Savings	100	245	....
Hibernia National	100	215	....
Louisiana National	100	....	....
Louisiana Savings	100	169	....
Merchants' Ex. Nat.	30	115	....
N. O. National	100	....	....
People's	100	114	116½
State National	100	....	....
Union National	100	120	....
Whitney National	100	220	....
Wm. C. Robertson National	100	....	....
Trader	100	....	....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins	100	65	....
Firemen's	50	....	....
Firemen's Ins. Co	100	129	....
Hibernia Ins	100	....	....
Home Ins	100	107½	....
Louisiana Ins	50	77	....
Merchants Mutual	100	....	....
Mechanics and Traders	100	....	125
New Orleans Ins. Ass	30	....	....
New Orleans Ins. Co	100	....	....
Orleans Ins. Co. (limited)	100	119¾	120
Southern Ins. Co	100	....	....
Teutonia	100	140	....
Union	100	....	....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	118½	119¾
Crescent City	100	85	95
Jackson & Bayou	50	....	....
New Orleans City	100	125½	126
Orleans	50	....	....
St Charles Street	50	80	82
Actions diverses.			
Crescent C. Slaughterhouse	50	47½	49
Imp. Bonded Warehouse	100	....	....
Louisiana Ice & Gas Light Co	100	....	....
Consumers' Ice Co	100	....	....
Louisiana Ice Man. Co	100	....	....
Metairie Cemetery	100	....	....
N. O. Gas Light Co	100	91	99
N. O. Waterworks Co	100	75	77
N. O. Waterworks Co	100	126	128
N. O. Cold Storage Co	100	....	....
French Opera House Assn	250	....	....
Source Sled Co	60	....	....
Louisiana Electric Light Co	100	....	....
Louisiana Refrigerating Co	100	....	....
St. Martin's Oil Works	....	....	....
Standard Fireless Eng. Co	10	....	13
Louisiana Sugar Refining Co	100	....	....
Comb. T. Stand	....	....	....
H. L. & S. As	....	....	....
Mex. Gulf Fishing Co	....	....	....
Takamine Ferment Co	....	....	....
Rosetta Gravel	100	....	....
Bienville Land Company	....	....	....
Graham P. S. Co	10	....	....
Cherokee Iron Mat'l Co	....	....	....
Jackson Street Bonds	....	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's	....	97¾	97¾
Louisiana 3's	....	....	....
Bons de ville.			
Funding	....	155¾	158¼
Premium drawn number	....	....	....
Privilege on Premiums	....	....	....
Consolidated 6's	....	....	....
Consolidated 6's, Coupons	....	....	....
Extended 6's, Coupons	100	110	....
Extended 6's, Registered	....	....	.